



À nos Atrides !, de Laurent Pérez : hybride ou inachevé ?

vendredi 22 mars 2019, par [Jean-Jacques Delfour](#)

Monter la célèbre pièce d'Eschyle est aujourd'hui pour un metteur en scène, un moment de formation incontournable et une épreuve de reconnaissance, voire une adhésion à l'idéologie des « Humanités », imposées comme haute culture par la bourgeoisie intellectuelle. Deux solutions se présentent. Monter Eschyle pour lui-même, sans autre but que de prouver qu'on y arrive, ou trouver une finalité qui justifie du dehors la décision de monter ce texte monumental. Laurent Pérez a choisi la deuxième. Le motif est le désir de comprendre ce qui pousse des jeunes au Jihad.

Pourquoi pas ? L'embarrassant est que la tragédie des Atrides a une structure forte, cohérente, implacable, une logique semblable à un mécanisme, une machine infernale. C'est avant tout une histoire de famille et un moment d'une vaste fresque mythique. Que signifiait *L'Orestie* pour les Grecs ? Nul ne peut répondre sérieusement à cette question. Vivant aujourd'hui, c'est-à-dire où ces textes nous parviennent à travers une longue tradition qui en détermine le sens et la portée, nous le recevons en étant conditionnés par cette tradition, plus ou moins à notre insu. Les interprétations foisonnent et la tolérance à la réécriture d'un grand texte classique est variable. L'aspect mythique, hors du cadre inventé par l'idéologie de la fidélité aux grands auteurs, autoriserait des torsions assez grandes pourvu qu'elles soient cohérentes. Encore faut-il les assumer.



Que faire du côté moral du message : œcuménisme, humanisme, bonté, tolérance ? On ne fait pas non plus du bon théâtre avec de bons sentiments. Laurent Pérez s'en doute : l'allusion au Djihad dure le spasme d'un instant. Cette allusion est plaquée sur *L'Orestie* sans convaincre. Une méchante langue ajouterait qu'il y a peut-être une référence à *Game of Thrones* qui montre des fanatiques religieux, sans visage. Le décor, sobre et beau comme l'antique, soutient une scénographie fluide, mais ça ne suffit pas à résoudre le problème du caractère artificiel et vague de « la leçon d'humanité ».

Quels publics pourraient s'intéresser à une pièce sur l'engagement de jeunes dans le Djihad ? Ils existent sans doute mais ne vont pas au théâtre. D'autre part, un consensus implicite et général polarise l'attention sur les victimes des attentats. En témoigne le projet en cours d'un musée des victimes des attentats, lequel montre bien qu'il n'y a pas d'angle assez ouvert pour considérer les auteurs de ces attentats comme les porteurs d'une question à laquelle « nous » répugnons de répondre : « *qu'avez-vous fait ou que n'avez-vous pas fait pour que "nous", fils des banlieues anomiques, "nous" engagions dans cette guerre perdue d'avance ?* » La notion de perdant radical, construite par le grand intellectuel allemand Hans-Magnus Enzensberger [1] pourrait éclairer un débat qui s'est refermé sur la fabrication de techniques socio-psychologiques de *déradicalisation*. Autant dire que l'horizon d'attente à l'égard de ces problématiques est ténu.

Reste qu'il est possible d'aller voir cette version de *L'Orestie* pour ce qu'elle est : une mise en scène d'Eschyle, qui a sa tenue et sa force.

Jean-Jacques Delfour

À nos Atrides ! Eschyle / Laurent Pérez - Compagnie L'Emetteur.

Vu le jeudi 14 mars au Théâtre Sorano de Toulouse

Notes

[1] dans *Le perdant radical. Essai sur les hommes de la terreur*, paru en 2006,